

L' Opération « Torch » : l'invasion de l'Afrique du Nord

8 novembre 1942

L'invasion alliée de l'Afrique du Nord est le début de la longue route ayant conduit à la victoire contre l'Axe.

Par Michael D. Hull
Traduction : F-X B



Après une série de défaites amères de la France à la Norvège jusqu'en Crète, la nouvelle de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor et de l'entrée de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale a été l'un des premiers temps forts des années du leadership du Premier ministre Winston Churchill.

La Grande-Bretagne avait désormais un allié puissant dans la lutte contre le fascisme, et la victoire finale était une certitude. « *So, we had won after all !* » Churchill exulta. « *So, we had won after all* ». Mais la conduite de la guerre n'est jamais simple, et la conduite d'une guerre de coalition est pleine de défis.

Le chef de guerre qui avait incarné sa nation insulaire alors qu'elle seule assurait la survie de la civilisation occidentale en 1940 ne pouvait pas prévoir en décembre 1941 à quel point il serait difficile de coordonner une stratégie commune pour vaincre les puissances de l'Axe. Le problème avait commencé avec l'invasion massive de la Russie par l'Allemagne en juin 1941.

Agissant sur le principe que « *the enemy of my enemy is my friend* », Churchill s'est porté au secours du dictateur soviétique Joseph Staline, envoyant des convois de chars, de camions, d'avions et d'autres équipements essentiels dont la Grande-Bretagne pouvait pourtant difficilement se passer. Mais avec les troupes allemandes poussant vers les portes de Moscou, Staline a exigé encore plus le 19 juillet ; le chef soviétique était catégorique, il fallait ouvrir un deuxième front pour alléger la pression sur la Russie.

Avec ses forces armées épuisées après presque deux ans de guerre et si étirées dans le monde, la Grande-Bretagne n'était guère en mesure de planifier un deuxième front - une attaque à travers la Manche contre l'Europe occupée par les nazis - en 1941. Lorsque le président américain Franklin D. Roosevelt a accepté en septembre 1941 d'expédier du matériel de prêt-bail en Russie, Staline a de nouveau appelé à un second front. Et il allait multiplier ses demandes au cours des trois années suivantes.



Les bombardiers en piqué Douglas SBD-3 Dauntless et les chasseurs Grumman F4F-4 se préparent au décollage sur le pont d'envol du porte-avions d'escorte USS Santee. Certains des avions ont été peints avec des cocardes de reconnaissance jaunes sur leurs fuselages pour l'opération « Torch ».

La Grande-Bretagne et les États-Unis, qui étaient encore neutres mais qui allaient se ranger aux côtés de son alliée grâce aux perspectives stratégiques de Roosevelt, ne pouvaient qu'espérer en 1941 la survie de la Russie tout en calculant comment distraire le dictateur Adolf Hitler de sa campagne orientale et affaiblir son armée à la périphérie de l'Empire nazi. La planification de l'emplacement et de l'intensité de ces poussées en Méditerranée et dans les Balkans, par exemple, serait la préoccupation essentielle de Churchill pendant les trois prochaines années.

Il menait déjà une telle campagne dans le désert occidental et avait triomphé dans une autre, la destruction de l'empire fasciste italien de Benito Mussolini en Afrique de l'Est. La Grande-Bretagne avait échoué dans une troisième entreprise, l'intervention en Grèce, même si elle conservait le pouvoir de frapper à nouveau. Après la malheureuse campagne anglo-française de 1940, la Norvège était également un secteur de Churchill avait constamment à l'esprit. Une fois que l'Amérique est entrée en guerre, le Premier ministre a réalisé que ce ne serait qu'une question de temps avant d'ouvrir conjointement un deuxième front pour percer le mur de l'Atlantique en béton et en acier que Hitler construisait le long de la côte nord de la France.

Quatre mois avant Pearl Harbor, Churchill et Roosevelt s'étaient entendus lors de leurs premiers pourparlers à Placentia Bay sur une politique « *Germany first* », mais la plupart des Américains, y compris certains des meilleurs conseillers militaires du FDR, considéraient le Japon comme l'ennemi qui méritait la priorité des efforts. Au cours de la première année de la guerre du Pacifique, Churchill s'est retrouvé frustré, dans une situation qui lui échappait. Il n'avait plus peur de la défaite, mais il n'était pas non plus le seul décideur de la stratégie de sa propre nation.

Parce que l'Empire britannique ne pouvait gagner la guerre qu'avec le soutien de l'Amérique, l'« *arsenal of democracy* », Churchill, le plus grand stratège parmi les dirigeants nationaux de la Seconde Guerre mondiale, n'avait d'autre choix que de tenir compte des points de vue des chefs d'état-major des États-Unis. Alors que ses ministres étaient impatients d'agir, la plupart avaient peu ou pas d'expérience de la guerre, et peu comprenaient pleinement l'ampleur de la menace nazie. Roosevelt était enclin à suivre l'exemple du Premier ministre et à l'écouter, mais le chef d'état-major de l'armée, le général George C. Marshall et l'amiral Ernest J. King, chef des opérations navales, n'étaient pas dans les mêmes dispositions.



Tout au début de l'opération « Torch », des fantassins américains se pressent à bord d'un bateau de débarquement pour gagner le littoral nord-africain à Oran le 8 novembre 1942.

Le « *acerbic King* » (amiral Ernest J. King) s'intéressait d'abord au Pacifique, où la marine américaine était fortement engagée, à l'exclusion de tous les autres théâtres, tandis que l'impassible Marshall - un organisateur de premier ordre plutôt qu'un stratège - était engagé en Europe. Ce dernier pensait qu'un deuxième front devrait emprunter le plus court chemin possible en Allemagne le plus tôt possible, comme Staline l'exigeait. Marshall, par conséquent, est devenu profondément méfiant de toutes les tentatives de reporter ou de détourner les efforts en ce sens.

Churchill savait qu'une telle entreprise était à la fois impraticable et périlleuse en 1941 ou en 1942, et il a hésité à s'engager trop tôt. « *Remember that on my breast there are the medals of the Dardanelles, Antwerp, Dakar, and Greece* », s'est-il exclamé devant le ministre des Affaires étrangères Anthony Eden le 5 juillet 1941, se référant à quatre campagnes amphibies désastreuses qu'il avait dirigées dans les deux guerres mondiales. Churchill croyait et essayait de convaincre FDR et ses généraux que la stratégie alliée devait être « *Germany first, but not quite yet.* »

C'était une chose, comme Churchill l'a vu en 1942, que l'US Navy et quelques divisions du Corps des Marine et de l'Armée envahissent les îles sous contrôle japonais dans le Pacifique et planifient des bonds amphibies plus larges en 1943. Mais un deuxième front en Europe était quelque chose de tout à fait différent. Elle engagerait l'ensemble des forces expéditionnaires anglo-américaines - difficilement remplaçables en cas de perte - dans un assaut sur un continent fortifié défendu par une armée de 300 divisions appuyée par la machine de guerre la plus puissante du monde.

En 1941 et par la suite, Churchill se retrouva sur un chemin étroit et glissant. D'une part, il n'osait pas minimiser l'engagement de la Grande-Bretagne sur un second front de peur que les Américains ne concluent que leur force serait mieux déployée dans le Pacifique ; d'autre part, il ne pouvait pas miser sur l'engagement britannique de peur d'être entraîné dans une précipitation américaine pour envahir le continent avant que le succès ne soit raisonnablement garanti.

Churchill a fait des cauchemars sur un bain de sang sur les plages françaises et a insisté sur le fait qu'un deuxième front ne prévaudrait que s'il était lancé avec une force terrestre, maritime et aérienne écrasante. Mais la main-d'œuvre formée, les péniches de débarquement suffisantes et le soutien aérien vital n'étaient pas disponibles en 1941 ou 1942. Les Alliés devaient simplement renforcer leurs forces et envisager la possibilité d'un second front au printemps 1943.

C'est ce que Churchill avait à dire à Staline quand il se rendit à Moscou avec le maréchal Sir Alan Brooke, chef d'état-major impérial, au début d'août 1942. Le chef soviétique était convaincu que la Grande-Bretagne et l'Amérique avaient comploté pour laisser les armées allemande et russe se s'épuiser mutuellement avant le lancement d'un deuxième front occidental. Churchill a essayé de le rassurer en révélant que les Alliés occidentaux envahiraient l'Afrique du Nord plus tard en 1942, mais le chef soviétique grossier et impitoyable a accusé les Britanniques de lâcheté. C'est un Churchill furieux qui lui a répondu avec un torrent de mots, bien que la vodka couât librement et Staline, dont l'humeur pouvait changer d'un jour à l'autre, a finalement loué le plan de l'Afrique du Nord et la valeur des Britanniques.

Une tragique tentative de débarquement a été faite sur la côte de la France le 19 août 1942 ; elle a tragiquement souligné la sagesse de la prudence de Churchill concernant une invasion transmanche. Dans cette opération nommée « Jubilee », une « *reconnaissance-in-force* », 1 000 commandos britanniques et 5 00 soldats canadiens ont attaqué le port fortifié de Dieppe, avec des résultats désastreux. Des leçons difficiles ont été apprises pour l'invasion de la Normandie deux ans plus tard, mais au prix de 3 623 hommes tués, blessés ou capturés. Le maréchal Brooke déclara : « *It is a lesson to the people who are clamoring for the invasion of France [en 1942]* »

Ce fiasco servit à convaincre le haut commandement américain, même le général Marshall, qu'une invasion de la France en 1942 était désormais hors de question. Pendant ce temps, dans le cadre de l'opération « Bolero », les troupes américaines, un nombre croissant, arrivaient en Angleterre et Roosevelt voulait les voir engagées à agir cette année-là. Ainsi, après de nombreuses querelles et impasses entre FDR, Churchill et leurs chefs militaires, un compromis fut trouvé : l'opération « Super-Gymnast » (bientôt rebaptisée opération « Torch » pour avoir une consonance plus dramatique). L'invasion de l'Afrique du Nord était considérée comme une alternative plus réaliste à une invasion immédiate de la France.

Les risques seraient moindres, cela nécessiterait moins de péniches de débarquement, et cela offrirait un baptême de feu moins sanglant pour les troupes américaines non expérimentées impliquées. L'objectif de la première offensive anglo-américaine de la Seconde Guerre mondiale était de vaincre l'opposition française de Vichy, de prendre le contrôle de l'Afrique du Nord française et, éventuellement, de se rapprocher de la huitième armée du général maréchal Bernard L. L'Afrika Korps germano-italien du maréchal Erwin Rommel serait coincé entre les deux forces et le contrôle allié de l'Afrique du Nord-Ouest assuré.

« Torch » devait être principalement une opération américaine, le rôle britannique important étant minimisé en raison de l'animosité persistante après le bombardement de la flotte française de la Méditerranée par la Marine royale à Mers el-Kebir le 3 juillet 1940, pour l'empêcher de tomber entre les mains des Allemands. Les planificateurs des opérations pensaient que les forces de Vichy seraient moins hostiles aux envahisseurs américains qu'aux Britanniques.

Roosevelt et Churchill ont convenu le 8 août 1942 que l'opération « Torch » — prévue pour le 8 novembre — devrait être dirigée par le très sympathique lieutenant-général « Dwight D. Eisenhower », un officier d'état-major obscur, mais capable, qui commandait les troupes américaines en Angleterre après avoir servi dans la division des plans de guerre du Département de la guerre. Il n'avait aucune expérience de combat. L'adjoint d'Ike était le général de corps d'armée Mark W. Clark, un vétéran de l'infanterie de la Première Guerre mondiale. Le général James H. Doolittle, qui avait dirigé le célèbre raid de bombardiers moyens B-25 sur le Japon le 18 avril 1942, était le commandant de l'air occidental. Les autres hauts collaborateurs d'Eisenhower, tous britanniques, comprenaient le distingué amiral Sir Andrew B. Cunningham, commandant de la flotte britannique de la Méditerranée, en tant que chef de la marine alliée, et le rugueux lieutenant-général Kenneth A.N. Anderson, qui dirigerait la première armée britannique nouvellement formée. Ike s'est efforcé de réaliser un commandement véritablement unifié, fonctionnant « *as though all its members belonged to a single nation* ».



Deux soldats américains tiennent la garde sur la plage du Maroc, couvrant les péniches de débarquement le matin du débarquement. L'une des embarcations a maladroitement abordé dans les rochers et non sur la plage.

« Torch » était l'opération militaire la plus importante, la plus complexe et la plus risquée à ce jour, et allait finalement se révéler un succès spectaculaire. Pourtant, elle a été planifiée à la hâte, mais des bévues et des discordes à haut niveau n'avaient pas été corrigées à temps, entraînant beaucoup de confusion, mettant en exergue des graves problèmes de planification, de coordination et de choix des tactiques d'invasion et des équipements. Les dirigeants alliés à Londres et à Washington étaient inquiets, et l'un des commandants de la force opérationnelle, le « *fire-eating* » major-général George S. Patton Jr., était également peu optimiste. Il a déclaré : « Le travail que je fais est une entreprise aussi désespérée que jamais entreprise par aucune force de l'histoire du monde.... Jamais dans l'histoire la Marine n'a débarqué une armée à l'heure et à l'endroit prévus. Mais si vous nous déposez n'importe où à moins de 80 kilomètres de Fedala [l'un des trois objectifs assignés à ses unités], j'irai de l'avant et j'y serai moins d'une semaine après le jour J. »

Même l'emplacement des débarquements a provoqué des disputes. Soucieux d'encercler Rommel en Libye avant l'arrivée de ses renforts, les Britanniques ont voulu débarquer le plus à l'est possible sur la côte méditerranéenne de l'Algérie. Les planificateurs américains ont préféré la côte atlantique du Maroc afin d'éviter les aléas de la Méditerranée et une éventuelle menace d'agression française (ou espagnole) à l'arrière. Le résultat final a été un compromis, avec un débarquement au Maroc et deux en Algérie. Ils ont été synchronisés pour avoir lieu à 1 h du matin le dimanche 8 novembre 1942.

La situation politique en Afrique du Nord française était incertaine et compliquée. L'invasion a été précédée par des manœuvres dignes d'un roman d'espionnage - avec quelques intermèdes comiques - par des diplomates et officiers américains pour essayer de minimiser l'opposition redoutée des forces françaises de Vichy sympathiques aux Allemands ce qui représentait plus de 100 000 soldats dispersés au Maroc, en Algérie et en Tunisie.

Capable et affable, Robert Murphy, le plus haut diplomate de Roosevelt en Afrique du Nord, a ouvert la voie au débarquement des Alliés en sondant les officiers français qu'il jugeait comme pouvant se ranger rapidement du côté des Alliés. Il s'est appuyé principalement sur le général Charles Mast, commandant des troupes du secteur d'Alger, et le général Emile Bethouart, commandant de la région de Casablanca. Pendant ce temps, le général Clark a été conduit secrètement par un sous-marin britannique, le HMS Seraph, dans une villa côtière à l'ouest d'Alger, où il a informé le général Mast de l'invasion à venir. Clark et ses quatre officiers d'état-major ont dû se

cacher dans une cave à vin lorsque la police a fouillé la villa, et le général américain s'est échappé de justesse en risquant la noyade pendant qu'il retournait au sous-marin.

Début octobre, trois groupes de travail ont été constitués sous la sécurité la plus stricte pour mener à bien l'opération « Torch », deux en Grande-Bretagne et un aux États-Unis. Plus de 500 navires, allant de cargos convertis à des navires autrefois luxueux, avaient été mis en service pour transporter environ 107 000 soldats et des milliers de tonnes de matériel et de fournitures.

Des soldats britanniques et américains, dont la plupart n'étaient pas expérimentés et n'étaient que partiellement entraînés, seraient entassés à bord de transports de troupes et de marchandises ; des chars moyens, des canons de campagne et des tonnes d'équipements divers. Ils devraient gagner la Méditerranée en trois convois escortés par des navires de la Royal Navy, de la Marine américaine et de la Garde côtière américaine. Plus tard en octobre, les trois armadas alliées ont commencé leur voyage.

Sous le commandement du contre-amiral Henry Kent Hewitt, la « Western Task Force » est parti de Hampton Roads, en Virginie. Il transportait une force entièrement américaine de 24 500 soldats dirigée par le général Patton, et sa destination était trois sites près de Casablanca au Maroc. Les troupes d'assaut comprenaient des hommes des 2ème division blindée et 3ème division d'infanterie et des éléments de la 9ème division d'infanterie. La force navale de 102 navires comprenait deux cuirassés, un porte-avions, quatre porte-avions d'escorte, de nombreux croiseurs et destroyers et 29 transports.

Escorté par une flotte de la Royal Navy dirigée par le commodore Thomas H. Troubridge, la « Central Task Force » a quitté la rivière Clyde et transporté 39 000 soldats de la 1ère Division d'infanterie et de la 1ère Division blindée des États-Unis qui avaient été expédiés en Écosse et en Irlande du Nord au début d'août. Ils étaient dirigés par le major-général Lloyd R. Fredendall. La force navale de 47 navires comprenait deux porte-avions d'escorte, et l'objectif était les plages d'Oran et de ses environs.

« L'Eastern Task Force », composé de 52 navires et venant également de Grande-Bretagne, était commandé par le contre-amiral Sir Harold Burroughs de la Royal Navy. La force d'assaut se composait de 33 000 hommes de la 34ème Division d'infanterie des États-Unis, des éléments des 9ème Division d'infanterie et la « 1st Armored Division » des États-Unis et de la 78ème Division britannique, tous sous le commandement du major-général américain Charles W. « Doc » Ryder. Sa destination était trois plages près d'Alger.

Les deux grands convois - un lent et un rapide - venant de Grande-Bretagne ont appareillé respectivement les 22 et 26 octobre 1942. Le timing a été arrangé pour qu'ils puissent traverser le détroit de Gibraltar simultanément pendant la nuit du 5 novembre. De là, ils ont été couverts par la puissante Force H du vice-amiral britannique Neville Syfret, basée à Gibraltar, qui comprenait trois cuirassés, trois porte-avions, des croiseurs et des destroyers. Les trois forces opérationnelles sont arrivées devant leurs zones de débarquement respectives après la tombée de la nuit, le 7 novembre. Malgré les contacts clandestins précédents, on ne savait pas si l'armée française d'Afrique résisterait ou saluerait l'invasion.



Des obus français ont explosé autour du croiseur USS Wichita au large des côtes nord-africaines le 8 novembre 1942, alors qu'il engageait le cuirassé français Jean Bart, tirant depuis le port de Casablanca, où il a ensuite coulé.



Peu après 1 h du matin, le jour fatidique du 8 novembre 1942, la flotte alliée commença dans l'obscurité à lancer ses péniches de débarquement vers leurs objectifs. Des haut-parleurs de bord faisaient retentir un message en français : « Ne tirez pas. Nous sommes vos amis ! Nous sommes Américains ! » À 5 h 15, les troupes de la Force opérationnelle occidentale ont débarqué au Maroc à trois endroits - à Safi, à 125 milles au sud-ouest de Casablanca ; à Fedala, à 24 kilomètres au nord-est de la ville ; et à Mehdiya et Port Lyautey, à 70 milles au nord-est. Fedala bénéficiait des plages de débarquement appropriées les plus proches de Casablanca, le seul grand port de la côte atlantique marocaine. Mehdiya avait été choisi en raison de sa proximité avec l'aérodrome de Port Lyautey, le seul au Maroc à disposer d'une piste en béton. Safi avait été choisi parce qu'une force alliée positionnée là-bas pourrait empêcher la forte garnison française de Marrakech d'intervenir à Casablanca et aussi parce qu'elle avait un port où les chars moyens pouvaient être débarqués.

Les troupes de Patton ont atteint les plages malgré la résistance courageuse de certaines unités françaises et la confusion causée par le manque d'expérience des Américains. Les camions qui auraient dû transporter des armes et des munitions à terre sont restés à bord des navires, tout comme les hommes du génie qui auraient dû poser des tapis en acier sur le sable mou. Les péniches de débarquement attendaient d'être déchargées et les troupes déjà à terre s'étaient réfugiées dans des trous individuels tandis que des avions français bombardaient les plages. Patton se précipita à terre et parcouru la plage avec colère en mugissant pour haranguer ses hommes.

Des véhicules sont tombés par-dessus bord de navires surchargés, des soldats ont été débarqués sur les mauvaises plages et certains soldats chargés d'équipement se sont noyés lorsque leurs bateaux de débarquement ont heurté les récifs. Lorsque la rampe d'un bateau de débarquement a été abaissée prématurément, un officier a conduit une jeep dans huit pieds d'eau. Sur une plage, les réserves de munitions de réserve nécessaires étaient enterrées sous des tonnes de rations de combat. Pourtant, malgré la confusion sur les plages, les vagues d'assaut de Patton ont pu débarquer avant que les tirs sporadiques des défenseurs français hésitants ne deviennent sérieux. D'ici là, la lumière était assez devenue assez bonne pour aider les canons navals à maîtriser les batteries côtières.

Au large de Casablanca, une bataille navale a commencé juste avant 7 heures du matin lorsqu'une batterie côtière sur le Cap El Hank et le nouveau cuirassé français Jean Bart encore en cours d'équipement ont tiré sur le groupe de couverture du contre-amiral Robert C. Giffen, comprenant le cuirassé USS Massachusetts, deux croiseurs lourds et quatre destroyers. Les canons d'El Hank et ceux du Jean Bart ont été temporairement réduits au silence, mais d'autres navires français ont rejoint la mêlée. L'affrontement a duré plusieurs heures. Les Français ont combattu vaillamment, mais les navires de Giffen ont finalement eu le dernier mot. Au plus fort de la bataille, sept destroyers français, le croiseur Primauguet et huit sous-marins se sont faulés hors du port de Casablanca sous un écran de fumée. Leur objectif était d'attaquer la force de débarquement alliée à Fedala à proximité. Mais dès que les navires français sont sortis de la fumée, ils ont été pris à partie par le croiseur USS Augusta et d'autres navires. L'escadron français a perdu sept navires et trois sous-marins et a déploré 1 000 victimes.

Les assaillants à Oran ont rencontré une résistance plus forte que la force de Patton à Casablanca, mais le major-général Terry Allen, le fer de lance de la 1ère division d'infanterie, soutenu par des éléments de la 1ère division blindée du major-général Orlando Ward, avait l'avantage d'une bonne planification et coopération entre le Groupe de travail américain et la flotte britannique qui l'a mise à terre. Le plan était de capturer le port d'Oran par un

double enveloppement, avec deux équipes de combat régimentaires débarquant dans le golfe d'Arzew, à 24 milles à l'est, tandis qu'un troisième dirigé par Brig. Le général Theodore Roosevelt, Jr., est descendu à terre aux Andalouses, à 23 kilomètres à l'ouest de la ville. Ensuite, des colonnes blindées devaient pousser à l'intérieur des terres, s'emparer de deux aérodromes au sud d'Oran et se refermer sur la ville à l'arrière avant que sa garnison de 10 000 hommes puisse être renforcée.

Le débarquement a commencé à 1 heure du matin. Aucune opposition n'a été rencontrée sur les plages, et le débarquement et le déchargement se sont bien déroulés dans l'ensemble. Des chars moyens ont été déchargés des transports sur le quai du port d'Arzew après avoir été capturés par le 1er Bataillon de Rangers américains du colonel William O. Darby. Les débarquements américains ont progressé avec moins de 400 victimes. La résistance française se raidit le deuxième jour, mais une attaque coordonnée par des hommes de la 1ère Division d'infanterie et de la 1ère Division blindée pénétra Oran. Les commandants français se sont rendus le 10 novembre.



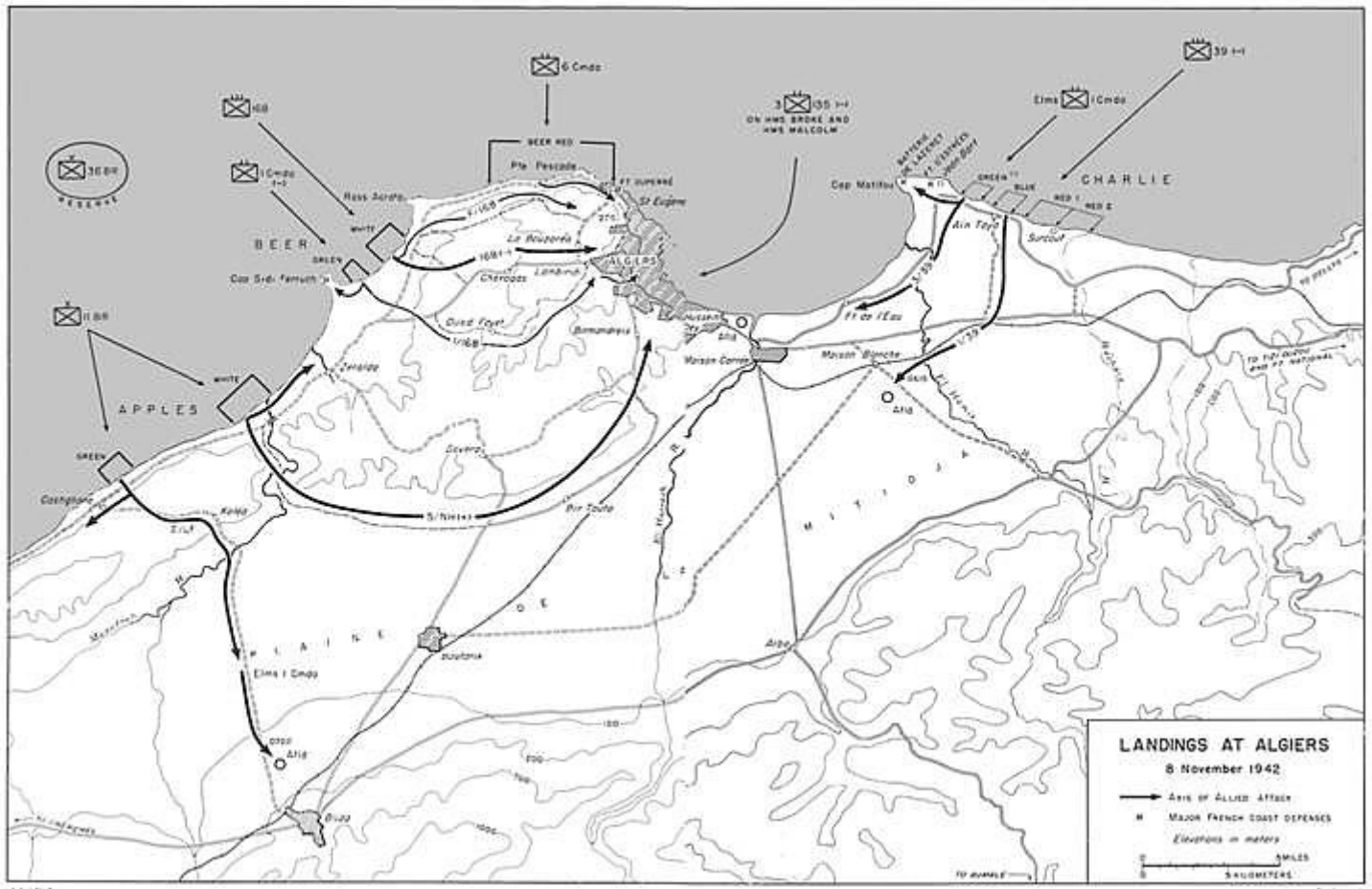
L'amiral français François Darlan (à gauche) et le général américain Mark Clark se serrent la main après avoir signé un traité de paix.

Le seul revers sérieux dans les débarquements d'Oran a été une « *suicide mission* » entreprise par les HMS Walney and Hartland, deux unités vieillissantes de la Garde côtière américaine qui avaient été transférés à la Royal Navy en 1941. Les deux navires, où 400 commandos américains étaient entassés, accompagnés de deux petits bâtiments anglais lanceurs de fumigènes pour établir un écran de fumée afin de préserver l'effet de surprise, ont pénétré à leur vitesse maximum dans le port afin de couper les filets de protection et pour capturer les quais avant qu'ils ne soient sabordés. Mais les tirs soutenus des batteries côtières françaises les ont violemment détériorés. Le Walney a coulé et le Hartland a dérivé sans défense avant de sauter. Plus de 300 soldats et membres d'équipage ont été tués et les autres, pour la plupart blessés, ont été faits prisonniers.

Les équipes d'assaut de la Force opérationnelle orientale du général Ryder ont commencé à patauger à 1 h du matin le 8 novembre des deux côtés d'Alger. Malgré les plages accidentées, les débarquements se sont déroulés sans incident pour les 10 000 soldats américains et 45 000 fantassins et commandos britanniques. Les soldats français rencontrés à l'intérieur des terres ont déclaré qu'ils avaient reçu l'ordre de ne pas résister ; le général Mast, le commandant français local, a coopéré avec les envahisseurs alliés.

Néanmoins, les troupes de Ryder ont rencontré des problèmes. Du côté est d'Alger, les débarquements ont été tardifs et quelque peu confus, mais la situation s'est vite redressée grâce à l'absence d'opposition. Les colonnes alliées roulèrent à l'intérieur des terres, et les aérodromes vitaux de la Maison Blanche et de Blida à proximité furent atteints après que quelques coups de feu eurent été tirés en guise de résistance française symbolique.

Lors du débarquement à l'ouest d'Alger, près du cap Sidi Ferruch, il y a eu beaucoup de retard et de confusion lorsqu'un certain nombre de péniches de débarquement se sont égarées et ont atterri sur les plages britanniques plus à l'ouest. Beaucoup de bateaux ont été naufragés dans les vagues déferlantes ou retardés par des problèmes de moteur, et les composants de plusieurs bataillons d'assaut ont été dispersés le long des 15 miles de la côte. Un fiasco coûteux a été évité lorsque le général Mast est intervenu personnellement. Après s'être regroupés à la hâte, des colonnes alliées de chars moyens et de voitures blindées se sont dirigées vers Alger, rencontrant une résistance à plusieurs endroits.



Comme à Oran, une tentative alliée de s'emparer des quais d'Alger a échoué. Juste avant l'aube du 8 novembre, deux destroyers britanniques, les HMS Broke et Malcolm, se sont précipités vers le port en battant de grands drapeaux américains, transportant un bataillon d'infanterie américain et 74 fantassins britanniques. Alors que les destroyers approchaient de l'entrée du port, des projecteurs ont permis à l'artillerie lourde de les prendre à partie. Le Malcolm a été fortement endommagé et contraint de prendre leur retraite, tandis que le Broke a pu au mépris des obus lors de sa 4^{ème} tentative à accoster le long d'un quai et à débarquer 250 hommes.

Vers 8 heures du matin, Broke, gravement endommagé, a été bombardée par les Français, l'obligeant à se retirer dans la baie d'Alger. Après avoir saisi une centrale électrique et un dépôt de pétrole, le groupe de débarquement, dirigé par le lieutenant-colonel américain Edwin T. Swenson, a été accroché par les troupes africaines françaises. Les munitions presque épuisées, les troupes alliées se sont rendues juste après midi. Ils ont été brièvement détenus par les Français.

Pendant ce temps, une fois leurs têtes de pont sécurisées, les hommes de Patton ont commencé à s'installer à Casablanca le deuxième jour de l'invasion. Le général français Auguste Nogues a dirigé une vive opposition aux Américains dans la région de Casablanca, et à Port Lyautey il y a eu de violents combats entre les chars français et le 60^{ème} régiment de combat régulier du major-général Lucian K. Truscott. Mais les hommes des 3^{ème} et 9^{ème} divisions d'infanterie et de la 2^{ème} division blindée de Patton ont réussi à consolider leurs positions et, trois jours après l'invasion, la reddition française a été acceptée.

Oran tenait toujours le coup, mais le général Anderson, qui avait débarqué pour prendre le commandement de la Première armée britannique, a pu envoyer des colonnes blindées se précipiter vers l'est. Alger est vite isolée côté terre et le général français Alphonse Juin cède la ville au général Ryder le soir de l'invasion. Alger a été le premier objectif allié à tomber.



Un soldat américain interroge un soldat français de Vichy capturé lors d'un combat près d'Oran. Alors que la plupart des troupes de Vichy ne se sont pas opposées au débarquement allié pendant l'opération « Torch », certains ont résisté.

Un événement fortuit a fonctionné à l'avantage des Alliés. L'amiral Jean François Darlan, commandant en chef des forces de Vichy, se trouvait à Alger pour rendre visite à son fils malade. Les Américains avaient choisi le général Henri Giraud, qui s'était échappé de sa captivité en Allemagne, pour prendre le contrôle local, mais quand il devint clair qu'il n'avait pas l'autorité pour l'établir, ils se tournèrent vers Darlan. Pris en garde à vue, l'amiral rusé fut persuadé par la force alliée de changer de camp. Il rompit avec l'odieux régime de Vichy et un armistice fut signé le 11 novembre, anniversaire de l'accord de 1918 mettant fin à la Première Guerre mondiale. Darlan a accepté également de coopérer avec les Alliés pour chasser les Allemands de la Tunisie voisine

Le 11 novembre également, Hitler a ordonné à des unités de la Wehrmacht de s'installer à Vichy, et le lendemain, les premiers navires de ravitaillement allemands ont commencé à accoster dans le port tunisien de Bizerte, malgré les efforts des commandants français locaux pour bloquer le port. À l'est, des unités avancées de la huitième armée britannique ont atteint le col Halfaya et se sont déplacées en Libye.

L'armistice a permis aux Britanniques et aux Américains de prendre rapidement le contrôle des côtes marocaines et algériennes. Le maréchal Henri Philippe Pétain, chef de l'État de Vichy et autrefois vénéré héros de Verdun, a immédiatement renié Darlan. Le général Giraud, quant à lui, a été chargé des forces françaises en Afrique du

Nord le 13 novembre. Le même jour, le général Clark et l'amiral Darlan ont signé un accord reconnaissant ce dernier à la tête du gouvernement civil français en Afrique du Nord.



Des fantassins américains avancent prudemment dans une rue d'Alger alors que des tirs de fusil sonnent au loin. L'opération Terminal, un effort pour capturer le port d'Alger intact, a échoué, et une attaque similaire a été lancée à Oran.

Sur le front des combats, la Première armée britannique du général Anderson a poussé vers l'est, occupant les villes côtières algériennes de Bougie et Bône les 11 et 12 novembre, respectivement, et traversant la frontière avec la Tunisie trois jours plus tard. Au sud, des parachutistes américains ont occupé Tébessa, en Algérie, le 15 novembre et ont atteint Gafsa, dans le centre-ouest de la Tunisie, le 17 novembre.

L'équilibre de la puissance militaire en Afrique du Nord avait maintenant basculé de manière décisive en faveur des Alliés. Deux grandes armées alliées dominaient la majeure partie du littoral : la huitième armée de Montgomery en Libye et la première armée d'Eisenhower en Algérie et au Maroc, l'armée française d'Afrique virant du côté des alliés. Une semaine seulement après le débarquement de l'Opération « Torch », la seule force de l'Axe encore opérationnelle en Afrique était l'armée panzer de Rommel, fuyant vers le nord d'El Alamein et à 1 000 milles de la frontière tunisienne. Mais l'ennemi était sur le point de priver les Alliés de leur avantage et de gagner la course pour la Tunisie.

Les armées britannique et américaine ont progressé régulièrement de l'est et de l'ouest, mais à la mi-novembre, 1 000 soldats allemands arrivaient chaque jour dans le nord de la Tunisie. Les premières unités ennemies en provenance de Vichy le 16 novembre étaient le 10ème Panzer, Hermann Göring Panzer Parachute et 334ème Divisions, constituant ensemble la formidable cinquième Panzer Army. Ils ont été immédiatement déployés vers l'ouest pour maintenir la ligne des montagnes orientales de l'Atlas contre les forces avancées d'Eisenhower. Pas encore prêtes pour une offensive terrestre majeure, les unités alliées tentèrent une attaque partielle à l'Est sur le port stratégique de Bizerte.



Des soldats américains occupent des positions près d'Oran le 10 novembre 1942, deux jours après le débarquement de l'opération « Torch ». Peu après « Torch », les troupes américaines ont engagé les forces allemandes sur terre pour la première fois.

La situation et le temps tournaient donc au vinaigre pour les Alliés. Des éléments avancés de la Première armée britannique d'Anderson sont alors déplacés dans la région montagneuse au sud-ouest de Bizerte, tandis qu'un écran de parachutistes américains s'est propagé au sud-est. Des troupes allemandes agressives dirigées par le général Walther Nehring ont freiné l'avance britannique, tandis que la boue et la pluie ont retardé le déploiement des colonnes de renfort alliées d'Alger, à 500 miles à l'ouest. Les fers de lance britanniques sont parvenus à moins de 30 kilomètres de la ville de Tunis le 28 novembre, mais ils ont été bloqués par des contre-attaques ennemies. En décembre, le général Eisenhower devait concéder sa défaite dans la course. L'année s'est terminée dans l'impasse, avec l'armée d'Anderson et la Cinquième Armée Panzer du Général Hans-Jürgen von Arnim se faisant face Beaucoup de combats amers, avec de graves revers pour les troupes américaines inexpérimentées, se sont déroulés alors en Tunisie.

L'opération « Torch » a réussi en raison de la surprise stratégique et d'une efficace planification des forces au sol et de la marine conjointe, quoique hâtive et imparfaite, et du contrôle de la résistance française par Darlan. Cependant, la situation politique chaotique de la France et la réaction allemande rapide en Tunisie se sont combinées pour empêcher que les Alliés atteignent leur objectif final qui était de chasser les Allemands d'Afrique. A cause en partie de relations tumultueuses avec Darlan, Eisenhower n'a pu exercer qu'une supervision du commandement limitée ce qui a freiné l'avance des alliés vers l'est en permettant la liaison des puissantes armées de Rommel et von Arnim.

La guerre de quatre jours a été coûteuse. Les pertes humaines ont été de 556 tués, 837 blessés et 41 disparus pour les Américains ; près de 300 pour les Britanniques; et plus de 700 tués, 1 400 blessés et 400 disparus pour les Français. Mais l'opération « Torch » a rapporté des dividendes. Il a permis à des officiers alliés de divers horizons d'apprendre à travailler ensemble sous la direction avisée d'Eisenhower. Ce qu'il manquait dans la compréhension

du champ de bataille, il l'a plus que compensé avec un talent unique pour inculquer une efficacité harmonieuse, comme démontré plus tard lors de la campagne de Normandie. Ike n'était pas l'un des grands capitaines, mais il a inspiré le respect et la loyauté à tous.

Le manque d'expérience dans les opérations amphibies a généré beaucoup de confusion et de désordre lors du débarquement de « Torch », et la chance a été que les Français de Vichy n'offrent qu'une opposition décousue. Le plus gros défaut, cependant, était que les Alliés n'avaient pas de stratégie de théâtre cohérente et intégrée pour poursuivre la guerre en Afrique du Nord. La pleine coopération entre les forces britanniques et américaines faisait défaut, les performances des unités étaient variables et, au début, l'opération « Torch » était entravée par un grave manque de canons antichars et d'un soutien aérien efficace.

L'invasion a failli sombrer en raison de sa force à moitié entraînée, de ses armes inadéquates, de la rupture des communications, des embouteillages et des grondements de déchargement des plages. Le général Patton a déclaré trois jours après l'arrêt des tirs : « J'ai la ferme conviction que le grand succès de cette opération dangereuse... n'aurait pu être possible que grâce à l'intervention de la Divine Providence. » L'opération « Torch » fut une opération sans beaucoup de marge de sécurité, mais elle a réussi....



Le général George S. Patton, Jr., (à droite) marche avec le général français Auguste Paul Nogues, le général résident du Maroc.

Le déploiement des jeunes forces américaines en force à la périphérie de l'empire nazi s'est révélé être une bonne stratégie. Bien qu'il ait retardé l'invasion de la France jusqu'en 1944, le détournement méditerranéen a fourni à l'armée américaine une expérience de combat inestimable. Mal dirigés, manquant de motivation et indisciplinés, les troupes américaines en Afrique du Nord ont souvent avancé imprudemment et avec peu de coordination. Le résultat a été qu'ils ont subi un certain nombre de défaites locales. Mais ils ont rapidement appris de dures leçons et les bases ont été jetées en Afrique du Nord pour les puissantes armées américaines qui ont traversé le nord-ouest de l'Europe deux ans plus tard. L'opération « Torch » a été un terrain d'essai sur lequel les généraux et les soldats ont appris les dures réalités de la guerre avant de devoir affronter la vénérable Afrika Korps de Rommel et les autres campagnes saisonnières contre la Wehrmacht.

Le Premier ministre Churchill a salué l'opération « Torch » comme une opération « brillante » et « remarquable », mais avec des réserves. Il a déclaré : « Grâce aux hésitations des commandants français en Tunisie, nous avons été privés d'un succès complet. » L'amiral Cunningham est d'accord dans son rapport : « L'ennemi a été surpris et déséquilibré. Nous n'avons pas réussi à donner l'impulsion finale qui aurait fait pencher la balance. »

Néanmoins, après « Torch » et les campagnes qui ont suivi, l'Italie et le sud de l'Europe occupée par les nazis étaient désormais vulnérables, la Méditerranée a été ouverte aux transports alliés, la menace pour le Moyen-Orient stratégique et le canal de Suez avait disparu, et l'aura allemande d'invincibilité avait mise à mal. De nombreux combats acharnés se préparaient, mais les Alliés avaient désormais les pieds sur la route de la victoire finale.

Traduction et mise en page : F-X. BIBERT – 04/2020

Cette page est une annexe à :

[L'Histoire des Hommes du Groupe de Chasse GC III/6 \(1939/1945\)](#)

qui était basé à Alger – Maison-Blanche de juillet 1940 à janvier 1943

(Document en en trois parties avec de très nombreux liens vers des annexes)

[Site personnel de François-Xavier BIBERT](#)

Documents sur ce site concernant le débarquement des Alliés en AFN du 8 novembre 1945 :

[Opération « Torch » – L'invasion de l'Afrique du Nord du 8/11/1942](#)

par Michael D. Hull : vétéran de l'armée britannique, historien militaire de grand renom qui a largement contribué à la rédaction du guide de la Seconde Guerre mondiale du Centre « Eisenhower ».

[Souvenirs d'Allain MICHAUX – Sergent à la 6^{ème} Escadrille du GC III/6](#)

Comment un pilote de chasse a vécu l'arrivée des Alliés à Alger lors du débarquement

[Message du général de GAULLE aux Français du 8 novembre 1942](#)

Et pour mieux comprendre ce qu'a été vraiment la transition politique

PETAIN / DARLAN / GIRAUD / DE GAULLE A ALGER

et la situation politique de la France fin 1942, lire aussi ces documents exceptionnels de Renée **PIERRE-GOSSET**, célèbre journaliste et écrivaine française présente à Alger à cette époque :

[ALGER : DE VICHY À LA RÉPUBLIQUE - JOURNAL D'UNE FRANÇAISE](#)

Le Journaliste [John MacVane parle de René Gosset](#)
et [Lowell Bennett était aussi à Alger en novembre 1942](#)

[EXPÉDIENTS PROVISOIRES – LE COUP D'ALGER \(Extraits\)](#)

ainsi que l'histoire des « Conjurés d'Alger » qui ont énormément facilité le débarquement des Alliés le 8 novembre 1942 :

[Les 317 RÉSISTANTS D'ALGER](#)